

ANNE GENSANE LESIEWICZ

Jules Mousseron et « l'musiqu' dé m'premier âche »

Nord and Pas-de-Calais are two French departments strongly marked by coal mines, which operated for three centuries. This work will be about proposing a sociolinguistic study of a French dialectal workers' poetry and its durability through the poet and miner Jules Mousseron considered as its symbol. "L'musiqu' dé m'premier âche", for him, is his patois, variety of Picard, and it is questions related to the expressions of identity that will interest us more precisely.

1. Présentation de la Recherche

1.1. Présentation de Jules Mousseron

Jules Mousseron (1868-1943) descend à la mine pour la première fois à l'âge de 12 ans en tant que galibot, à Denain. Il y travaillera durant 45 ans, et succombera à la maladie à l'instar de la majorité des mineurs-de-fond¹.

Enfant, il se passionne très tôt pour la littérature. Jules Mousseron prend des cours du soir, se rend sur le marché afin de lire sur place des ouvrages avec l'accord tacite d'un marchand. Il commence à écrire dans des journaux, s'essaie assez tôt aux poèmes. Il se fait remarquer par André Jurénil, historien local du même âge qui deviendra son ami et lui donnera l'idée d'écrire avec le parler régional. C'est à 26 ans qu'il commence à écrire des poèmes en patois dont le nombre est estimé généralement à un peu plus de 300.

Fondamentalement, c'est sur ce genre littéraire exclusif et original que porte le travail ici présenté : la poésie patoisante de corporation minière du Nord et du Pas-de-Calais. Jules Mousseron en deviendra tôt le symbole, faisant la fierté des locuteurs patoisants du Nord de la France, des familles de mineurs-de-fond et de leurs descendants.

¹ Son décès est dû à une pleurésie cardiaque ; néanmoins, la maladie la plus courante chez les mineurs-de-fond est la silicose. Par ailleurs, dès son entrée dans le monde du travail de la houille, Jules Mousseron survit à un éboulement, puis à une grave brûlure. Le métier de mineur-de-fond faisait de ses ouvriers des hommes qui bravaient le danger à chaque instant.

1.2. Plan de travail

Qu'est-ce que l'existence de ce genre poétique patoisant et ouvrier dit de la société que les auteurs connaissaient alors ? Comment l'étude de cette pratique artistique peut nous informer quant à la place de l'*Autre* dans l'imaginaire linguistique, et sous quel angle l'aborder ? Enfin, pourquoi avoir choisi Jules Mousseron comme unique auteur à aborder dans ce travail ?

Pour tenter de répondre à ces interrogations, il nous faut tout d'abord contextualiser l'usage non-standard de la langue française qui nous intéresse ici à travers l'histoire de sa localité, à savoir plus spécifiquement les départements du Nord et du Pas-de-Calais, et ce, dans les mines de charbon. Nous aurons recours à deux ouvrages majeurs : de M. Lateur (1951) et de B. Turpin (2004).

Puis, nous étudierons l'utilisation socio-artistique de ce lecte dans l'art de Jules Mousseron. Pour ce faire, nous utilisons les écrits de ses spécialistes (Dauby, Gahisto, Landrecies), et nous profiterons d'un éclairage particulier que nous apportent nos références sociolinguistiques (Boyer, Guiraud, Marcellessi, Tillinger) et littéraires (Jean, Lathuille). Pour compléter cette approche par une analyse de discours, des *Œuvres Complètes* (5 tomes) de Jules Mousseron, nous avons choisi d'extraire un poème illustrant une réflexion épilinguistique éloquente.

2. La langue dans les mines de charbon du Nord et du Pas-de-Calais

2.1. Présence de l'usage non-standard de la langue et ses caractéristiques

Il est d'usage, aujourd'hui, de parler de « Hauts-de-France » pour désigner la région qui nous intéresse. Pour autant, le Nord et le Pas-de-Calais formaient avant 2014 un couple régional, depuis allié avec la région Picardie – soit : l'Aisne, l'Oise et la Somme –. Pour nommer l'usage linguistique des *gens du Nord*², les principaux emplois médiatiques et populaires nous semblent être les termes « picard », « chti » et « patois ».

Dialectes et *patois* sont parfois difficiles à caractériser tant les définitions sont variables chez les linguistes. Nous choisissons ici de nous référer aux définitions de G. Tillinger (2013), et considérons alors le *dialecte* comme « une variante géographique d'une langue », le *dialecte local* comme « un usage restreint à une

² La référence est faite au texte écrit par Gaston Ghrenassia, chanté par Enrico Macias qui en a aussi composé la musique : *Les Gens du Nord* (1967).

communauté », « une variété plus importante incluant plusieurs *dialectes locaux* » devenant alors : un *dialecte*. Le *patois* est considéré comme synonyme de dialecte local, si ce n'est que pour le linguiste, le terme est « à éviter à cause des connotations négatives » (2013 : 15), idée à laquelle nous n'adhérons pas ; c'est pourquoi nous emploierons aussi ce terme, et ce même s'il appert qu'il relève peut-être plus d'un français populaire³.

Par conséquent, le dialecte qui intéresse notre travail est le picard, langue d'oïl, et Jules Mousseron parle le dialecte local ou patois du Hainaut, nommé le *rouchi*. Comme variante notable entre les dialectes locaux – ou patois –, nous pouvons noter à l'instar de J. Dauby, par exemple, que la graphie « ch » va se prononcer [tʃ] ou [k], ou que la graphie « s » sera prononcée [ʃ] ou [s] (1979 : 31).

Soit le mot : « chien » :

- (a) [tʃiɛ̃]
- (b) [kiɛ̃] ;

Soit la phrase : « c'est moi » :

- (a) [sémi]
- (b) [jémi]

Aujourd'hui, il semble que le patois se soit raréfié. Pour autant, il nous faut noter l'existence récente d'une loi française (Molac, 2021) concernant la mise en valeur par la protection patrimoniale et la promotion de ce que les auteurs appellent « langues régionales »⁴.

2.2 Les Houillères et leur langage

Nous commencerons par l'évocation de quelques informations que nous jugeons utiles à la compréhension de la dimension identitaire du genre littéraire.

L'exploitation de la houille⁵ sur le territoire du Nord et du Pas de Calais a commencé en 1720 pour finir en 1990, remplacée par celle des hydrocarbures. Il faut savoir que les mineurs-de-fond de la corporation ouvrière étaient contraints

³ Quoi qu'il en soit, *dialecte*, *dialecte local* ou *patois* désignent une variété linguistique géographique. Il nous faut noter ici qu'une variété ne saurait être exclusivement diatopique ; il semble évident qu'elle est aussi diastratique.

⁴ Le texte de loi est disponible à cette adresse : <<https://www.vie-publique.fr/loi/278001-loi-sur-les-langues-regionales-loi-molac>>. (consulté le 01/11/2021.)

⁵ Désigner le charbon par ce terme en distingue la qualité : la houille est le meilleur charbon qui contient 90 pourcents de carbone.

de vivre entre eux dans des coronas, cités composées de maisons à la façade de briques rouges répétitives qui, par ailleurs, existent toujours⁶. Il nous faut aussi noter que le *Centre Historique Minier de Lewarde* compte 29 nationalités⁷, du XVII^e au XX^e siècle, chez ces ouvriers ; les vagues les plus massives ayant été celles des ouvriers belges, italiens, polonais et marocains.

Des mines a émergé un jargon, celui des travailleurs du charbon. Ces mots se sont retrouvés dans ce que M. Lateur appelle « notre langage populaire » (1951 : 11), dans les années 50. Il le qualifie alors de « mélange de patois picard de nos campagnes artésiennes et minières, de français – parfois démarqué, de « rouchi » et de mots nés au fond de la mine » (1951 : 11). Le « français démarqué » désigne selon nous en d'autres termes le *français déformé*, puisque M. Lateur cite pour exemple :

- (a) « si je voulais / si je voudrais »,
- (b) « pantoufle / pantoufe ». (1951 : 12)

Tout comme il existe plusieurs patois, coexistent des phonies ou des vocables différents. B. Turpin note par exemple :

- (a) « cafu » ou « mahu » pour l'ouvrière de la mine,
- (b) « berline » ou « car » pour le wagonnet allant au tri. (2004 : 7)

La linguiste, dans ce travail cité, a donc étudié ce jargon commun aux mineurs-de-fond, avec, comme sources, quelques ouvrages comptant ceux de Jules Mousseron, et quelques réponses à des questions posées à d'anciens travailleurs du charbon.

Dans le tableau ci-dessous, nous avons tenté de ré-organiser les catégories que la chercheuse proposait en l'agréant de quelques de ses exemples sélectionnés.

⁶ Il en existe deux types : le coron traditionnel et le coron pavillonnaire qui dispose les maisons par deux. Avant que ces cités ne soient bâties, ou dans l'attente qu'on leur en propose l'habitation, les familles vivaient dans des dits « baraquements » et très souvent entourés de grillages.

⁷ Le *Centre Historique Minier de Lewarde* présente la liste de nationalités suivante : des « Albanais, Algériens, Allemands, Américains, Anglais, Autrichiens, Belges, Canadiens, Chinois, Danois, Espagnols, Grecs, Hollandais, Hongrois, Iraniens, Italiens, Luxembourgeois, Marocains, Polonais, Portugais, Roumains, Russes, Sénégalais, Serbes ou Yougoslaves, Somaliens, Suisses, Tchécoslovaques, Tunisiens et Turcs » Centre Historique Minier, <<https://www.chm-lewarde.com/wp-content/uploads/2016/09/Catalogue-Ahmed-Wladislaw-Dario-tous-gueules-noires.pdf>> (consulté le 09/05/2021.)

<u>EMPRUNTS</u>	
... à des jargons ouvriers	
Forge	« daubeux » : l'aide-mineur (<celui qui aide le forgeron à battre le fer)
Chemins de fer	« éclicher » : placer des rails au bout d'une galerie
Construction	« cougnet » : coin en bois utilisé pour serrer le boisage
Filature	« molineux » : ouvrier chargé de faire les manœuvres au moulinage (<ouvrier qui mouline la soie)
... à des langues étrangères	
Soit : wallon, flamand, néerlandais, anglais, allemand, russe, polonais, italien, arabe	« motek » ⁸ : marteau <polonais « barrette » : casque de mineur-de-fond <italien « barretta » : « bonnet »
<u>PROCÉDÉS SÉMANTIQUES</u>	
Changement sémantique	Patois « arlevache » (« relevage ») : accident de terrain
	Français standard « balance » : monte-charge.
Métaphores	« boyau » : petite galerie de mine reliant deux galeries principales
Métonymies	« nourrice » : tuyau pour véhiculer l'eau ou l'air comprimé
<u>PROCÉDÉS FORMELS</u>	
Troncations	« loco » : locomotive
Onomatopées	« cliquet » : outil pour percer des trous dans des pièces métalliques
Répétitions⁹	« pouss-pouss » : pousseur pneumatique

Tableau : Catégories de procédés présents dans le jargon du mineur-de-fond à partir des données de B. Turpin

⁸ La forme polonaise est « młotek ».

⁹ Il semble que nous puissions considérer ces répétitions comme des redoublements hypocoristiques.

3. La poésie patoisante de corporation minière

3.1 L'acte linguistique « sociable » et « social »

3.1.1. Un mouvement poétique...

Nous pensons, à l'instar de G. Jean (1997), que la poésie se veut être plus qu'un langage de *communication*. Dans l'imaginaire collectif symbole de la pureté de la langue, la poésie répondrait le plus souvent à des calculs et chercherait la perfection. Si la poésie archaïque est pour le linguiste le langage originel, il affirme, en référence aux travaux de I. Fónagy – soit ses travaux sur « la vive voix » (1983) –, qu'elle est : « la première tentative humaine pour domestiquer la voix sauvage » (1997 : 19).

Ici, ce n'est pas que la *voix sauvage* qui est *domestiquée* mais une poésie typée : une « poésie du prosaïque ». Ce terme emprunté à B. Lathuille (2021) est quelque peu dévié de sa signification première. En effet, l'auteur ne l'utilise pas pour décrire le genre poétique-même mais pour étudier des romans. Pour autant, nous pensons qu'il est possible de l'appliquer de manière peut-être plus précise dans notre travail. Jules Mousseron écrit de la *poésie prosaïque* à travers l'usage du patois et ses sujets de prédilection.

À ce sujet, M. Gahisto, biographe du poète mineur-de-fond, de dire :

Si nous devons revenir à (un) genre de poésie directe, efficace, salvatrice, elle aurait à jalouser les effets normaux de la brièveté du patois. En un certain sens, l'œuvre de Jules Mousseron amène des réflexions imprévues. (1943 : 96)

Nous pouvons ajouter à cette réflexion le fait notable que, bien qu'il use d'une variété périphérique de la langue française, Jules Mousseron applique « les règles strictes de la poésie classique » (Dauby, 1979 : 44).

L'auteur est le symbole d'un genre littéraire unique : celui de la poésie patoisante de corporation. C'est le spécialiste J. Landrecies qui le prétendait (2006 : 34), et rien n'a encore pu réfuter cette thèse. Évidemment, la poésie en langue non-standard existait déjà : Jehan-Rictus écrit notamment ses recueils en même temps que Jules Mousseron. Pour autant, il s'agit ici de l'usage non-standard patoisant exclusif venant s'ajouter à l'exclusivité d'une corporation, d'un lieu, d'un genre littéraire. Aussi, il est à souligner que la littérature picarde avait déjà un riche passé¹⁰.

¹⁰ Nous en voulons pour exemple de ce qui est précisément des chansons : les chansons de carnaval ou celles des Lillois se moquant des Tourquennois.

Nous devons ajouter que Jules Mousseron n'est pas le seul à avoir écrit ainsi, car nombre de mineurs-de-fond ont contribué à la solidification du genre¹¹. Par ailleurs, le poète réunissait ces camarades artistes et se produisait avec eux dans des cafés, cabarets. Ils racontaient des histoires¹², chantaient des chansons, déclamaient des poèmes puis faisaient passer de main en main une casquette aux auditeurs prêts à faire un don d'argent à des personnes dans le besoin. Les artistes étaient bénévoles.

Il n'est pas étonnant que Jules Mousseron pratiquait ce genre de concert, fidèle à une tradition de l'époque, à la précision près qu'il appelait cela des « soirées bachiques ».

3.1.2. ... qui ménage l'Autre

Selon nos recherches (Gensane, 2020a, 2020b), il semble évident qu'une variété périphérique de la langue mise en art a une certaine propension à faire de ses locuteurs et ses écrivains des « outsiders » (Becker, 1985) mais aussi des résistants face à cette langue dite standard¹³. Dès lors que le costume linguistique devient « un choix », il « identifie » l'individu « de manière consentie et revendiquée » ; nous le nommerons donc, à l'instar de P. Guiraud, *signum*, « signum de classe, de caste, de corps. » (1956 : 97).

Cette fonction – le *signum* ayant une fonction identitaire – étant différenciatrice, l'Autre – *aliud* – peut la percevoir telle une défense autant que l'argotier peut s'en servir comme résistance. Pour autant, nous noterons que cette fonction peut aussi être marquée par le désir de connivence. Dans ce cas, l'usage de ce *signum* social est une marque *vers* l'Autre – *idem* – et non plus *contre*. Si Jehan-Rictus montre l'opposition, François Villon semble plutôt aspirer à un désir de connivence. Nous proposons d'imaginer l'œuvre de Jules Mousseron du côté de la connivence.

Il faut comprendre qu'à son époque, le mineur-de-fond jouit généralement d'une mauvaise réputation. D'abord, comme nous l'avons souligné, les membres de la corporation vivent entre eux, dans les corons. Aussi, si le patois est déjà en

¹¹ Nous pouvons notamment citer les auteurs suivants : Paul Barras, Isaïe Lampin ou Arthur Chardon.

¹² Il faut savoir que Jules Mousseron est l'auteur originel des cafougnettes. Cafougnette étant le surnom d'un personnage qu'il mettait en scène dans des récits comiques, le mot, alors régionalisme, est devenu un substantif pour désigner une histoire drôle. Nos recherches ont prouvé que les locuteurs utilisant ce substantif n'en connaissaient que très rarement l'origine. Pour autant, il nous faut aussi souligner que, selon J. Dauby et le Juge des référés rapporté par G. Dubois (2001), le personnage populaire de Cafougnette pourrait avoir pré-existé, né de tradition orale.

¹³ La littérature poissarde peut peut-être constituer une exception.

train de se raréfier chez les citadins, il est parlé chez les familles de mineurs-de-fond. Non seulement Jules Mousseron va avoir recours au patois pour écrire des poèmes, mais, en plus, il utilise le genre poétique pour parler de la vie dans les corons et dans les mines de charbon, autant de thèmes prosaïques. Il écrira notamment sur les animaux présents dans la mine¹⁴.

J. Landrecies aborde l'œuvre de Jules Mousseron comme une « peinture de la sociabilité » (Dion, 2005 : 28) ; il chercherait la « description pittoresque » (Dion, 2005 : 29). En réalité, il ne va jamais réellement critiquer le fonctionnement du monde de la mine. Pourtant, les mineurs-de-fond sont réputés pour être inscrits dans une lutte permanente ; nombreuses sont les grèves pour des conditions de vie décentes. Il semble en accord avec ce fonctionnement, et se montre tel un fervent patriote, fier et courageux. Il aurait pu arrêter de travailler grâce à sa notoriété grandissante¹⁵, il ne le fera pourtant pas. On lui proposera aussi d'aller travailler dans des bureaux plutôt qu'au fond, ce qu'il refusera encore. Pour finir, il est à souligner qu'il fera également « acte sociable » (Dion, 2005 : 28) de par son écriture : il produira des discours – d'inauguration, de fête... – pour des villes du Nord et du Pas-de-Calais.

Ces exemples mettent en lumière un auteur-symbole tenant à le rester, ce qui valorise la dimension identitaire et conniventielle de ses écrits. Il a recours à la fonction poétique afin de qualifier et mettre en valeur le travail. Ce n'est pas de la *poésie documentaire* si tant est qu'elle existe, mais le *documentaire* est niché dans les méandres poétiques de son œuvre. Tout comme J. Landrecies (Dion, 2005 : 28), nous pensons que Jules Mousseron n'écrivait pas pour *documenter* mais pour *divertir*.

Il nous faut noter également que Jules Mousseron écrit d'une certaine manière le patois. D'abord, il y a la difficulté première d'écrire une langue orale, en choisir l'orthographe. Mais il y a aussi que, et c'est J. Dauby qui le dit, l'auteur a tendance à « écrire une langue qui ne soit pas trop chargée en termes picards, une langue qui reste compréhensible pour des auditeurs ignorant notre patois. »¹⁶ (1979 : 44) Il cherche donc à se faire comprendre par la plupart, et utilise une langue, de fait, moins excluante, ce qui démontre encore une fois la volonté conniventielle de l'auteur qui n'utilise pas la langue par volonté d'opposition sociale.

¹⁴ L'un de ses poèmes consacré à la souris (« Petite Souris du Fond ») a par ailleurs connu le succès dans un magazine londonien, traduit en anglais standard par C.W. Hume (Jurénil, 1964 : 271).

¹⁵ Pour illustrer ce succès, nous pouvons souligner qu'il était possible de se procurer de la chicorée ou des savons emballés avec un poème de Jules Mousseron.

¹⁶ En tant qu'exemple, il cite le mot choisi « mouchoir » plutôt que « muquo » (Dauby, 1979 : 44).

Un ouvrage a été publié (2005) à partir d'une exposition ayant eu lieu du 17 septembre au 31 octobre 2005 à la Bibliothèque Municipale de Valenciennes, sous le nom de : *El vie est bell' ! Les « concerts » de Jules Mousseron*. L'ouvrage reprend ce même titre avec l'ajout suivant de la maison d'édition : « se réunir et se distraire ». Les auteurs ayant participé à ce recueil d'articles s'accordent à désigner l'œuvre de Jules Mousseron en tant que centrée sur la sociabilité. « Réunir », il le fait, à l'évidence, avec cette dimension affective et identitaire que porte son patois.

3.2. Illustration épilinguistique¹⁷

Jules Mousseron, dans le poème suivant, illustre l'ambivalence du couple : variété périphérique de la langue française et variété hégémonique.

J'ai fort quièr el français, ch'est l' pu joli langache,
Comm' j'aime el biau vêt'mint qué j' mets dins les honneurs.
Mais j' préfèr' min patois, musiqu' dé m' premier âche,
Qui, chaqu' jour, fait canter chu qu'a busié min cœur.

Dins l' peine, un mot patois nous consol' davantache ;
Dins l' joie, à l' bonne franquette, i corse el bonne humeur.
Il est l' pus bell' rinscontre au cours d'un long voïache,
L' pus douch' plaint' du soldat au mitan des horreurs.

L' patois s'apprend tout seul, – el français, à l'école.
L'un vient in liberté, l'autr' s'intass' comme un rôle.
Les deux sont bons, bin sûr, mais not' patois pourtant,
Reppell' mieux les souv'nirs d'eun' jeunesse effacée.

L' patois, ch'est l' fleur sauvach' pus qu'eune autr' parfèumée...
C'est l' douche appel du soir d'eun' mère à ses infants.

Dans un contexte linguistique hégémonique, le sujet parlant va plutôt être enclin à se conformer aux normes connues avec la conviction qu'elles sont nécessaires, même si difficile d'accès, pour vivre convenablement en société. En ce sens, H. Boyer parle d'unilinguisme intralinguistique « qui impose de respecter l'intégrité de la langue française » (2016 : 24). Cela est vérifiable par le recensement des critères évaluatifs : le français est *beau* (« joli »), *soigné* (« les honneurs ») ; il est *imposé* (il « s'apprend (...) à l'école ») – c'est un devoir

¹⁷ Nous aurions pu choisir le mot « métalinguistique » mais nous préférons celui-ci à la suite des linguistes étudiant l'Imaginaire Linguistique.

institutionnel –. S'il *s'entasse* (« s'intass' »)¹⁸, c'est qu'il demande un effort, en revanche, le patois est *libre* (« vient in liberté »), est une *musique originelle et naturelle* (« musiqu' dé m'premier âche », qui « s'apprend tout seul »). Au contraire de l'effort, il a une fonction de *réconfort* (« nous consol' davantache »). L'affection, pour autant, atteint les deux usages linguistiques chez l'écrivain.

Il est à noter que Jules Mousseron compare la langue à un vêtement, tout comme P. Guiraud le soulignait dans sa définition du *signum* : « comme le vêtement ou la coiffure, comme les formules de politesse ou les rites familiaux, il – le langage – nous identifie. » (1956 : 97).

4. Pour conclure

4.1. Le mythe du mineur-de-fond

Les bassins miniers du Nord et du Pas-de-Calais ont été classés par l'UNESCO, en 2012, « patrimoine mondial ». Selon nous, cette reconnaissance contribue, encore aujourd'hui, à la construction du mythe des *gueules noires*¹⁹.

Il s'agit là d'un mythe ambivalent, souligné par M. Fontaine, proposant d'y voir :

d'un côté le mineur-héros, affrontant les forces de la nature, la fatalité des éléments, de l'autre le mineur-martyr, victime de ces mêmes forces. (2014 : 48)

La poésie de corporation minière, part du mythe, présente selon nous l'affirmation permanente des « valeurs minières » que M. Fontaine cite comme étant : le « respect du travail », la « solidarité », la « fraternité » (2014 : 48). En effet, et surtout, nous voyons en le choix du patois, langue *des siens*, usage linguistique de connivence, la mise en exergue spécifiquement de cette dernière valeur citée. La motivation semble, nous l'avons vu, bien plus incluante qu'excluante. Par ailleurs et de manière générale, l'hégémonie linguistique ne se présente pas combattue chez Jules Mousseron.

Si M. Fontaine dit que la fonction du mythe du mineur est de :

donner une version positive d'un passé industriel qui serait sinon perçu tout comme un handicap et un fardeau, synonyme de paysages désolés, de corons noircis, de rapports sociaux archaïques, de crise, de pauvreté et de difficultés en tout genre (2014 : 220),

¹⁸ Il est à noter que l'artiste spécialiste des patois du Nord de la France, José Ambre, nous a affirmé que le « rôle », selon ses recherches, désigne aussi ici l'instrument utilisé pour y déposer (soit : « intasser ») du tabac à fumer.

¹⁹ Les mineurs-de-fond connaissaient ce surnom dû au charbon qui noircissait tout, y compris leur visage.

nous proposons de concevoir ce sombre côté dont témoigne la poésie de corporation minière dont celle de Jules Mousseron, de le déplacer pour le considérer comme une poésie du prosaïque, universelle comme tout art en réalité, par ailleurs complexe et dynamique dans son rapport à l'*Autre*.

4.2. Ouverture

Nous avons fait le choix d'inscrire l'œuvre de Jules Mousseron sous le nom de « poésie » de manière générique, et non pas de « chanson ». En réalité, il ne nous est pas aisé de savoir si tous les textes ont été chantés, et nous sommes d'avis que la chanson peut être classée comme poème mis-en-musique²⁰.

Cette réflexion nous permet de comparer une première fois le genre à celui, contemporain, du rap : Il n'est pas question, dans le jargon, d'user du terme « chanson » mais bien plutôt de « morceau » voire de « track ». Le deuxième point de comparaison que nous voudrions provoquer ici est que le rap *traditionnel* dépeint les quartiers, la zone, comme cette poésie dépeint les corons, la mine. Les auteurs ont chacun recouru à une variété périphérique de la langue française, et la mettent en musique.

Si la démocratisation nationale du rap est telle qu'elle est difficilement comparable à ce niveau avec l'œuvre poétique des mineurs-de-fond, il reste que le rapprochement met en lumière ce qu'affirmait brillamment Claude Roy, à savoir que :

Les peuples se rejoignent par leurs sommets, et par leurs racines - et diffèrent par l'entre-deux. (1954 : 17)

Bibliographie indicative

- BECKER (1985), *Outsiders, Études de Sociologie de la Déviance*, Paris, Métailié.
- BOYER Henri (2016), *Faits et gestes d'identité en discours*, Paris, L'Harmattan.
- DAUBY Jean (1979), « Le Parler du Mineur », in : *Le Pays Noir vu par Émile Zola et Jules Mousseron*, Lille, Centre Régional de Documentation Pédagogique, p. 29-46.
- DION Marie-Pierre dir. (2005), *El Vie est bell ! Les « concerts » de Jules Mousseron*, Paris, Somogy éditions d'art.
- FONTAINE Marion (2014), *La Fin d'un Monde ouvrier*, Paris, EHESS. DOI : 10.4000/books.editionsehess.6576
- GADET Françoise (2006), *La Variation sociale en français*, Paris, Ophrys. DOI : 10.4000/linx.306

²⁰ De plus, ce qui nous reste aujourd'hui de son œuvre est écrit et non pas enregistré.

- GAHISTO Manoël (1943), *La Vie de Jules Mousseron*, Denain.
- GENSANE Anne (2020), « Les soliloques se baladent ; Quelle traduction pour quelle poésie en argot ? », *Revue d'Études Françaises*, vol. 24, Budapest, p. 57-70. DOI : 10.37587/ref.2020.1.05
- GENSANE Anne (2020), « Notes à propos du stigmatisme dans la poésie populaire de Vîrus et de Jehan-Rictus », *Argotica*, vol. 9, Craiova, p. 165-188.
- GUIRAUD Pierre (1956), *L'Argot*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- GUIRAUD Pierre (1968), *Patois et Dialectes français*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- JEAN Georges (1997), *Comment faire découvrir la Poésie à l'École*, Paris, Retz.
- JURÉNIL André (1964), « Jules Mousseron et son Œuvre, Extraits des Notes d'un Ami », in : *Cent Poèmes de Jules Mousseron*, Plouvier, Carvin, p. 256-281.
- LANDRECIÉS Jacques (2006), *La Littérature patoisante du Nord-Pas-de-Calais*, Lille, La Voix du Nord éditions.
- LATHUILE Bernard (2021), *La Poésie du Prosaïque*, Paris, L'Harmattan.
- LATEUR Marius (1951), *Lexique du parler populaire et ouvrier des régions minières d'Artois*, Arras, Paris.
- MARCELLESI Jean-Baptiste (2003), *Sociolinguistique. Épistémologie, langues régionales, polynomie*, Paris, L'Harmattan.
- MOUSSERON Jules (1994-1995), *Œuvres complètes*, Guy Cattiaux, Denain.
- ROY Claude (1954), *Trésor de la Poésie populaire*, Seghers, Paris.
- TILLINGER Gábor (2013), « Langues, dialectes et patois – Problèmes de terminologie dialectologique », *Argumentum*, vol. 9, Debreceni Egyetemi Kiadó, p. 1-18.
- TURPIN Béatrice (2004), *Les Mots de la Mine*, Paris, Maisonneuve et Larose.
<http://guydubois.free.fr> (consulté le 09/05/2021.)

Remerciements

Cet article fait également suite à un projet artistique d'éducation populaire que nous avons mené avec la *Compagnie Quidam* : « La Poésie est (vraiment) dans les Rues ! » (2020/2021). Nous nous devons de remercier publiquement l'artiste et linguiste autodidacte José Ambre et la *Compagnie Quidam* pour le soutien, les conseils et le prêt d'ouvrages.

ANNE GENSANE LESIEWICZ

PREFICS

Courriel : gensanelesiewicz@outlook.fr